

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, MARDI, 24 AOUT 1847.

No. 67

PENSÉES

SUR

LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

MORALE.

XIV.

Le déiste qui s'instruit des vérités chrétiennes entre dans un ordre d'idées nouveau pour lui, avec lequel il faut que son esprit ait le temps de se familiariser. Cependant, s'il cherche sincèrement la vérité, il tarde peu à reconnaître combien est mensonger ce reproche, que le Christianisme a besoin d'étouffer la raison. Une autre erreur est peut-être plus répandue. Beaucoup de gens craignent de s'éclaircir : la religion semble être pour eux un fantôme qui les importune ou les effraye ; ils la repoussent, disent-ils, parce qu'elle est triste.

Comment la religion du Christ aurait-elle changé ? Quand les apôtres se présentèrent aux nations, ils annoncèrent qu'ils apportaient la *bonne nouvelle*. Le pauvre fut relevé par l'espérance, l'esclave sentit se détendre ses liens ; et cette religion du pauvre était aussi la religion du riche, qu'elle instruisait à jouir des richesses. Le mot de *charité* fut adopté pour exprimer le nouvel amour qui devait unir les hommes.

Les premiers siècles de l'ère chrétienne furent marqués, il est vrai, par de grandes calamités. L'idolâtrie se souleva contre le Christ, l'erreur combattit la vérité, et le sang des martyrs coula dans les cirques et sur les échafauds. Les barbares inondèrent l'Europe ; beaucoup d'hommes s'enfuirent dans les déserts et peuplèrent des solitudes. La tristesse qui couvrit le monde n'était point enfantée par la religion : celle-ci répandait la sérénité sur le front des martyrs ; elle adoucissait les mœurs des barbares et domptait les vainqueurs ; elle faisait trouver aux anachorètes la paix dans les privations et l'exil... Maintenant les calamités ne sont plus que des souvenirs, et la religion reste aux peuples qu'elle a civilisés : combien ne devrait-elle pas embellir l'existence que jadis elle rendait supportable !

Avant le Christ, les hommes avaient su peindre la puissance de Dieu. Aucune image ne surpassa en sublimité le *Fiat lux* de Moïse. Homère nous donne une idée de la puissance du maître des dieux, lorsqu'il dit que Jupiter, en fronçant le sourcil, fait trembler l'Olympe. Le Christianisme seul a pu peindre la bonté de Dieu. La prière que nous avons apprise du Sauveur commence par ces mots : *Notre Père !*

En ouvrant l'Évangile, je puis tomber sur ce passage : " Venez à moi, vous qui souffrez, et vous serez consolés."

Celui qui s'annonce ainsi tantôt nous parle de la joie causée dans le Ciel par le repentir d'un pécheur, joie plus vive que celle dont la persévérance des justes est la source ; tantôt il nous fait entendre la parabole de l'enfant prodigue, ou celle du maître assez généreux pour donner aux ouvriers venus à la dernière heure le même salaire qu'à ceux dont le travail a commencé avec le jour. Souvent, ce n'est pas avec des paraboles, c'est par des faits réels que le Christ éclaire notre raison, andrinit notre cœur. Des Juifs conduisent devant lui une femme adultère qu'ils veulent lapider ; il trace sur le sable ces mots : " Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre." Tous se taisent ; et, successivement, se retirent confus. Resté seul avec cette femme, Jésus lui dit : " Allez, dit et ne péchez plus." Quelle justesse dans les paroles qu'il adresse aux accusateurs ! quelle justesse et quelle douceur dans celles qu'il dit à l'accusée !

En échange de ses bienfaits le Dieu de l'Évangile demande notre amour. *Celui qui aime a accompli la loi*, nous dit un apôtre. *Aimez et faites ce que vous voudrez*, dit St. Augustin. Belles paroles, qui nous invitent à remplir nos devoirs par un motif plein de charmes ; car, si l'on aime avec ardeur, on se plaît à suivre toutes les volontés, tous les desirs de l'objet aimé. Telle est cependant notre faiblesse, que souvent il nous arrive

d'oublier les commandements du Dieu que nous aimons, ou, sans les oublier, de leur être malgré nous infidèles. Eh bien ! c'est encore l'amour qui peut nous faire trouver grâce. Le Sauveur a dit d'une pécheresse amenée à ses pieds par un tendre et profond repentir : " Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé."

Lorsque je lis tant d'assurances miséricordieuses, loin de penser que la religion soit triste, je crains, je l'avouerai, que, prompts à nous former de tranquillisantes illusions, nous n'embrassions pas l'ensemble de la doctrine de vie ; je crains que l'immense bonté ne nous fasse oublier l'immuable justice et que disant : le pardon sera toujours prêt, nous ne commettions le crime d'abuser de la bonté d'un père pour le négliger et l'offenser.

XV.

Il faut, à notre honte, dévoiler le motif qui nous fait accuser la religion d'être triste. Née de la bonté céleste, elle est douce, affectueuse, consolante ; elle nous offre le calme en échange du trouble, un bonheur pur au lieu de plaisirs mêlés d'amertume et fécondés en regrets. Ce n'est pas assez pour nous ; ce n'est pas ce que nous lui demanderions. Avouons-le, nous voudrions qu'elle nous laissât jouir de tout ce qui nous séduit, et que son indulgence prit soin de déga. nos plaisirs du trouble qui les accompagne et les suit ; nous voudrions qu'elle vint nous bercer et nous endormir dans le vice.

En vérité, c'est trop de déraison. Le Christianisme peut tout offrir au pécheur, excepté de lâches complaisances. Vous avez péché, pleurez ; vous êtes subjugué par vos habitudes d'égoïsme, d'orgueil, d'emportement, rompez ce joug impar. Mais est-ce donc à la religion que vous devez vous en prendre d'avoir un joug à briser ?

La religion ! nous ne la connaissons que par son amour et ses bienfaits. C'est l'oubli dans lequel nous l'avons laissée qui nous a fait errer sans guide, et tomber dans une situation déplorable. Mais si nous le voulons, elle est encore là pour nous soutenir et nous consoler, pour nous réconcilier avec nous mêmes. Ce sont nos erreurs et nos fautes, nos passions et nos vices qui nous ont abattus ; la religion peut et veut nous relever. Ainsi, la cause de tristesse vient de nous, est en nous ; et quand on dit que la religion est triste, on lui impute ce qu'il faut attribuer à nous-mêmes, à nous seuls.

XVI.

Primaire dans ma jeunesse les promenades solitaires, je cherchais les sites riants ; ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors, si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards ; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?... Un sentiment de répulsion m'agitait.

Le signe de la Rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque, dans un port de mer, je vis la croix gigantesque élevée près du phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent, en faisant retentir la grève de cris et de prières !

Quand je revis mes campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'orages ? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève partout où peut passer un affligé !

XVII.

La plus imposante école de philosophie, celle qui formait encore de grandes âmes dans Rome dégénérée, l'école stoïque, aspirait à rendre l'homme impassible. Que le Christianisme est mieux approprié à la nature humaine ! La religion compatit à nos peines et justifie les larmes qui peuvent apaiser nos douleurs.

Jésus a souffert comme nous, plus que nous, et pour nous. Quand la justice et la puissance du Créateur apparaissent menaçantes, terribles, et sont près de nous accabler, le Dieu fait homme rapproche de nous les secours de la bonté céleste. Nos préceptes ni ses exemples ne tendent à nous rendre insensibles dans les épreuves de la vie. Le Christ, lorsqu'il est près d'être arrêté, veut se recueillir quelques moments ; il laisse ses disciples à l'entrée de Gethsémani, et leur recommande de veiller et de prier. Loin de cacher l'émotion qui l'opresse, il dit ces mots empreints d'une mélancolie si profonde : " Mon âme est triste jusqu'à la mort !" Seul sur le mont des Oliviers,